

« Relation de la mort de Madame Ostervald arrivée le 25^e
de novembre 1715. »

Pour citer cette transcription:

« Relation de la mort de Madame Ostervald arrivée le 25^e de novembre 1715. », AEN, Fonds de Montmollin (famille), dossier 209/3a, transcrit par Manon André, www.egodocuments.ch, 2020.

© www.egodocuments.ch. Tous droits réservés pour tous pays.

Toute reproduction de ce document, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en Suisse. Son stockage dans une base de données autre que www.egodocuments.ch est interdit sauf accord préalable et écrit de l'éditeur.

Protocole éditorial

Pour rendre ce texte plus accessible, la graphie a été modernisée.

Ont été adaptés à l'usage actuel l'emploi des majuscules et des accents ainsi que l'orthographe des noms communs. Les fautes d'accords ont été corrigées. Les mots agglutinés ont été séparés et les mots séparés ont été réunis. Les répétitions de mots ont été supprimées et les abréviations ont été développées. Les mots incertains et illisibles ont été indiqués entre crochets. Les mots présentant des doubles consonnes indiquées dans l'original par un tilde ont été résolus. Les ratures n'ont pas été mentionnées.

Les noms de lieux et de personnes ont fait l'objet d'une transcription diplomatique et la ponctuation d'origine a été respectée.

La mise en page a été conservée. La numérotation des folios a été conservée et indiquée entre crochets.

Relation de la mort de Madame Ostervald arrivée le 25^e de novembre 1715 [faite par Monsieur Ostervald]

[1]

Ma très chère & bien aimée femme avait eu peu de santé pendant toute sa vie. Dès l'an 1687 elle fut malade après la naissance de Jean Rodolphe notre fils aîné. L'an 1691 elle eut une maladie dont on ne croyait pas qu'elle relèverait, ce fut une espèce d'inflammation de poumon qui la réduisit dans une si grande maigreur que nous la crûmes dans une fièvre lente. L'an 1695 après être accouchée de Suzanne notre fille, elle eut une perte qui manqua de l'emporter ; et depuis ces pertes revinrent très fréquemment, & elles cessèrent sur la fin de l'an 1714 quoique pourtant elles revinssent encore deux ou trois fois l'an 1715. Aux vendanges de 1714, elle commença à se sentir un peu enflée au ventre, mais elle n'y fit pas autrement attention, croyant que cela venait des vents, & parce que les jambes n'étaient pas autrement enflées.

Pendant tout l'été de 1715, elle se trouva assez mal elle disait qu'elle se sentait pesante & toute [2] changée, sa voix était affaiblie, l'appétit lui manquait elle était serrée à la poitrine, & avec cela assoupie & altérée. La nuit elle était en chaleur, & elle avait des douleurs de tête insupportables, ses urines étaient rouges & en petite quantité.

Sur la fin du mois de juillet, elle commença à s'apercevoir de quelque enflure vers la cheville du pied & d'une roideur aux jambes, accompagnée de pesanteur & d'engourdissement. Nous écrivîmes sur cela à Genève à Monsieur Manget, qui ordonna une saignée au pied, & l'usage d'une tisane de Chine & de salsepareille, à laquelle ma femme ne put s'accoutumer. Vers la fin d'août l'enflure paraissant toujours aux pieds, nous appelâmes Monsieur Duvoisin qui prescrivit l'usage de certains bouillons apéritifs qu'elle prit au commencement de septembre, & qui firent entièrement désenfler les jambes. Mais un commencement de perte qui survint obligea de discontinuer ces bouillons pendant quelques temps & aussitôt l'enflure revint plus fortement. Vers la fin de septembre elle se sentait toujours plus [3] pesante & plus accablée & elle avait de continuelles envies de vomir qui ne l'ont jamais quittées. Mon fils s'en retourna à Basle le 3^e de septembre, & il se sépara d'avec sa mère avec un grand attendrissement l'un & l'autre ingeoient [sic ?] qu'ils ne se reverraient peut-être jamais en ce monde.

Monsieur du Voisin fut rappelé & revint la voir vers le commencement d'octobre. Il lui ordonna une opiate & quelques autres remèdes qui ne produisirent aucun effet. L'enflure augmenta & contre son ordinaire, elle urinait peu & avait le ventre fort libre. Elle se servit d'une certaine infusion de petite absinthe de graine de genièvre &c. Elle se parfumait avec de l'yèble, & elle s'enveloppait les jambes avec des sachets d'absinthe, mais tout cela sans effet.

Pendant le mois d'octobre elle sortait encore, elle fut au sermon pour la dernière fois le dimanche au soir 6^e octobre que je prêchai. Elle alla quelquefois aux prières cette semaine-là & la suivante, elle y fut encore le vendredi 18^e octobre, elle eut une peine extrême de revenir à la maison, & ce fut sa [4] dernière sortie.

Le vendredi 25^e octobre elle fut très mal & d'une faiblesse extraordinaire, & le lendemain elle se trouva si bien que nous conçûmes l'espérance de son rétablissement, mais cela ne continua pas. Pendant ce temps-là, ma femme me disait souvent que sa fin approchait, & elle me priait de lui dire

tout ce que je jugerais nécessaire pour son salut. Un jour entre autres que nous étions auprès du feu, elle me conjura de parcourir avec elle toute sa vie, de ne lui rien cacher, & de lui dire ce qu'il fallait qu'elle fit pour se disposer à la mort ; ajoutant ce qu'elle avait dit plusieurs fois avec sincérité & émotion, que si elle avait fait quelque chose qu'elle put réparer, elle était prête à faire tout ce qu'on lui prescrirait, que si elle savait que quelqu'un eut quelque chose contre elle, elle ferait toutes les démarches pour se réconcilier, & plusieurs autres choses semblables, qui marquaient une grande délicatesse de conscience. Nous parcourûmes ensemble tous les principaux devoirs de la piété, & je lui dis que je n'avais remarqué en elle du penchant à [5] aucun vice, mais que j'avais au contraire toujours vu en elle un bon cœur, une extrême délicatesse de conscience, surtout une très grande humilité, & qu'ainsi je croyais qu'elle mourrait très heureuse. Cet entretien la rassura & la consola extrêmement. Comme diverses personnes & entre autres Monsieur Arthaud conseillaient les bouillons de vipères, elle en prit environ la mi-octobre pendant dix ou douze jours, mais cela fut inutile & n'empêcha pas l'enflure d'augmenter. Elle reprit aussi quelques jours les bouillons apéritifs. Le dimanche 10^e novembre pendant le sermon du jour étant seul avec elle, je lui proposai de faire revenir mon fils aîné de Basle, sur les chevaux qui devaient y conduire le lendemain le fils de Madame la Banderette Chambrier, elle me répondit que cela était inutile qu'il n'y avait pas longtemps qu'elle avait vu son fils qu'ils pouvaient prier l'un pour l'autre quoiqu'il fut à Basle, que sa présence & son départ l'attacheraient peut-être trop au monde, mais elle lui écrivit une lettre, dans laquelle elle lui donnait sa [6] bénédiction & lui faisait ses adieux, la finissant par ces mots Adieu mon cher fils jusques à ce que nous nous voyions au royaume des cieux. Elle écrivit cette lettre avec une constance & une égalité d'esprit que j'admire, & le soir elle dit adieu au fils de Madame la Banderette qui vint la voir & lui donna sa bénédiction.

Ayant écrit à Monsieur Manget au commencement de novembre, il conseilla une opiate qu'il disait être un remède excellent & éprouvé. Cette opiate ayant tardé à venir, ma femme ne commença à s'en servir que le samedi 16^e novembre & la continua le dimanche & le lundi suivant, mais comme ce remède la purgeait un peu, & qu'elle avait d'ailleurs une espèce de bénéfice de ventre on discontinua de lui en donner le mardi 19^e. Elle en prit le mercredi & jeudi suivant, & depuis elle n'en prit plus parce que le dévoiement continuait & que les forces diminuaient. Durant la [7] nuit elle avait ordinairement le visage moite & froid comme glace. Une nuit que Samuel veillait avec elle, elle lui dit de mettre ses mains sur son visage pour le réchauffer disant : Voici un visage qui ressemble bien à un visage de mort. L'enflure monta cette semaine-là jusqu'à la poitrine & même au dos, & dès lors on jugea que le mal serait incurable. On croyait cependant que cela irait encore loin, elle-même le croyait ainsi, & on ne désespérait pas de quelque crise qui apporterait du soulagement à la malade. Cependant comme elle désirait qu'on priât pour elle à l'église, je la recommandai sans la nommer aux prières du jeudi au soir 21^e novembre, ce que je fis en me faisant une grande violence pour cacher ma douleur. Pendant les prières elle s'entretint avec sa fille aînée, & lui parla des grâces que Dieu lui avait faites toute sa vie récitant le verset du psaume 66 Vous qui révérez [8] sa puissance &c. Elle lui donna quelques ordres sur ce qu'elle devait faire après sa mort. Le lundi précédent étant avec elle, elle lui avait dit qu'elle faisait pour elle la même prière que feu Madame sa mère avait faite en sa faveur avant qu'elle mourût (l'an 1694 au mois d'avril) que Dieu la bénit & que ses enfants lui rendissent aussi bien leurs devoirs qu'elle lui avait rendu les siens.

Le vendredi matin 22, elle se trouva plus mal & fort abattue. Après le sermon elle dit à Samuel qu'elle sentait bien que sa fin approchait, & qu'elle ne vivrait pas longtemps, qu'elle voulait lui

répéter les exhortations, qu'elle lui avait adressées plusieurs fois durant sa maladie. Elle l'exhorta à vivre toujours en bon chrétien & à faire toute sa vie son capital de la piété, à avoir beaucoup de soin de son père, à vivre toujours en honnête homme & en homme d'honneur, & à faire un bon usage [9] du peu de bien qu'il pourrait avoir. Ensuite son fils lui ayant demandé pardon des déplaisirs qu'il pouvait lui avoir donnés, elle lui accorda très cordialement ce pardon & lui donna sa bénédiction. Le même matin étant seule avec moi au poêle du milieu, je lui proposai si elle ne voudrait point qu'on envoya chercher notre fils à Basle : mais elle dit qu'il ne fallait pas le faire, & elle persista dans sa première résolution, à laquelle nous ne nous opposâmes pas, jugeant dès lors que mon fils ne saurait venir assez tôt pour la trouver en vie quelque diligence qu'il fit. L'après-dîner Monsieur le maire vint la voir, & elle lui dit que sa fin n'était pas éloignée, elle l'embrassa tendrement & pria pour lui & pour sa famille de même que pour le brigadier son frère. Elle passa ce jour dans de grandes inquiétudes, étant parfois assoupie – changeant souvent de place & n'ayant plus d'appétit. Cependant le soir après les prières elle fut un peu [10] plus libre & elle parla assez longtemps à Madame la Banderette & à Mesdames ses filles. Elle vint encore ce soir-là à la cuisine près du feu.

Mon fils Samuel veilla auprès d'elle la nuit du vendredi au samedi, elle eut quelques intervalles de repos, mais elle fut fort mal étant travaillée de son flux de ventre. Elle dit à son fils que Dieu le bénirait à cause qu'il lui rendait si bien ses devoirs, & comme il pleurait, elle l'exhorta à ne se pas affliger, disant que si elle mourait Dieu la rendrait heureuse. Elle voulut qu'il lui lut la prière qui est contenue dans St Jean, chapitre 17^e. Elle avait toujours aimé à lire cette prière disant qu'elle était bien consolante elle se faisait aussi lire souvent les plus beaux psaumes.

Le samedi matin, étant arrivée auprès d'elle, je la trouvai dans un état bien fâcheux, & pendant le jour, je profitai des moments où elle était libre & éveillée pour l'entretenir & pour lire avec elle quelques endroits de la sainte écriture & en particulier 2 Corinthiens V. Monsieur de Mirmand qui avait eu grand soin d'elle [11] pendant sa maladie vint la voir & pria avec elle. Monsieur Tribolet mon collègue souhaita que ses enfants vinssent recevoir sa bénédiction qu'elle leur donna disant à chacun d'eux ce qui convenait à leur âge & à leur sexe, elle la donna aussi aux enfants de Monsieur de Montmollin. Elle nous donna à tous ce jour-là des marques de sa tendresse, mais elle ne marqua pas la moindre émotion de voir approcher la mort. Elle récita presque tout le sonnet qui commence Adieu mes chers parents &c. On la recommanda le soir aux prières de l'église, & pendant les prières nous lûmes ensemble avec nos plus proches le chapitre 11^e de St Jean & nous priâmes Dieu. Elle se ranima un peu après les prières, & elle dit que peut-être ne mourrait-elle pas si tôt.

La nuit du samedi au dimanche je veillai près d'elle avec mon fils Samüel jusqu'à deux heures du matin. Monsieur le major de Mondmollin demeura avec mon fils le reste de la nuit. Cette nuit fut assez mauvaise. Il fallait souvent la changer de place, & elle ne nous parlait pas beaucoup étant assoupie. Le [12] dimanche matin, je la trouvai levée & assise à côté de son lit, ayant le pouls fort faible, mais l'esprit & la parole aussi libres qu'elle les eut jamais eus. Elle parlait avec le même sang-froid, la même justesse & la même douceur que si elle eut été en bonne santé. Elle nous dit alors qu'elle était bien tranquille, qu'auparavant elle avait craint les approches de la mort, mais qu'elle n'en était point étonnée, qu'elle avait bien des sujets de louer Dieu. Béniit en soit dit-elle le saint nom du Seigneur & répétait souvent ces paroles avec une grande affection. Elle ajouta alors ce verset du psaume 66.

Vous qui révèrez sa puissance
Soyez moi témoins en ce lieu
de la juste reconnaissance
que j'ai des bienfaits de mon Dieu

Elle disait cela sur ce qu'elle avait toujours demandé à Dieu de lui donner le sentiment de sa grâce à ses dernières heures, de la retirer du monde avant moi & dans la considération de l'heureux état de sa famille. Elle s'appliquait ces paroles du psaume 26.

Mes vœux sont exaucés
Mes ennuis sont cessés
Je vois mon chemin aplani &c

[13]

Elle pria pour nous tous & elle ajouta ces mots. Il faut encore dire quelque chose pour le pauvre absent. Que le Seigneur le remplisse de sa sainte bénédiction. Qu'il exerce son ministère à la gloire de son saint nom, à l'édification de son troupeau & à son propre salut, & qu'après avoir prêché aux autres, il soit lui-même approuvé du Seigneur. Elle disait tout cela avec un air tranquille, avec une grâce & une douceur qui nous ravissaient. Ayant parlé quelques temps elle dit qu'elle était fatiguée & on la remit dans son fauteuil. On pria ce matin pour elle dans l'église.

Pendant le jour nous remarquâmes qu'elle affaiblissait, mais elle n'avait pas de grandes douleurs. Son dévoiement qui dura jusqu'à sa fin & qui hâta sa mort l'ayant empêchée de souffrir. Le soir pendant qu'on était à l'église nous lûmes le chapitre 15 de la première aux Corinthiens, je lui en fis l'application & nous priâmes ensemble pour elle, pour toutes les nécessités de l'Eglise & pour toutes sortes de personnes. Elle fut assise sur son fauteuil pendant le souper elle voulut même goûter quelque chose, mais elle ne put rien avaler. Ce soir-là on lui amena les deux [14] plus jeunes fils de Monsieur le maire, auxquels elle donna sa bénédiction, elle leur parla avec beaucoup de présence d'esprit & même avec gaieté & enjouement.

Monsieur le maire son frère & Monsieur Tribolet avec ma fille aînée passèrent la nuit auprès d'elle, durant laquelle il fallut souvent la changer de place & la relever. Elle eut pourtant un fort bon intervalle ayant la parole libre. Ma fille qui savait que je souhaitais de parler à ma femme voulut m'appeler, mais sa mère ne voulut pas, disant qu'il reviendrait encore quelque bon moment. Je vins auprès d'elle à deux heures du matin, mais elle voulut que je me remis au lit, où je fus une heure, & à mon retour auprès d'elle environ les quatre heures, elle fut fort mal ; je fis éveiller Samüel & je commençai à croire que la fin de ma femme n'était pas éloignée, & qu'elle ne passerait pas le jour, son pouls étant très faible, en sorte que par intervalles on ne le sentait pas. Monsieur de Montmollin & moi demeurâmes auprès d'elle, ces Messieurs & ma fille allèrent se coucher, elle dormit un peu jusqu'au jour, on la leva de son lit, nous priâmes ensemble & je lui dis ce qui pouvait convenir à son état, à quoi elle répondit d'une manière qui marquait [15] beaucoup de fermeté & d'égalité d'esprit.

Entre neuf & dix heures voyant que dans peu elle ne pourrait plus écouter ni parler longtemps, & souhaitant d'être quelques moments seul avec elle, je priai tous ceux qui étaient dans la chambre de se retirer. Etant à genoux auprès d'elle & la voyant un peu assoupie, je la conjurai de tourner les yeux vers moi, de m'écouter & de me répondre. Elle se réveilla & m'écouta très attentivement. Je lui dis que le temps était venu auquel il fallait nous séparer & que je lui parlais pour la dernière fois.

Que Dieu nous avait unis ensemble, que nous avions vécu l'un avec l'autre pendant 31 ans, que je l'avais toujours regardée comme ma chère épouse mon trésor & mon tout. Que sa mort était la plus rude épreuve que Dieu eut pu m'envoyer & que je la conjurais de prier Dieu pendant qu'elle était encore avec moi qu'il m'aidât à la soutenir. Je la priai de me pardonner tout ce que je pouvais avoir fait qui lui eut déplu, & j'ajoutai quelque autre chose que j'avais à lui dire. Je la priai de me donner encore les conseils & les avertissements qu'elle jugerait nécessaires. Elle m'écouta avec beaucoup de sang-froid sans détourner ses yeux de dessus moi, & elle répondit [16] à ce que je lui avais demandé, me disant aussi quelque chose qu'elle avait à me dire, mais non pas tout ce qu'elle aurait dit par rapport aux affaires de la maison, parce qu'elle était fort fatiguée. Je lui dis après cela qu'il fallait prier & rendre grâces à Dieu ensemble ce que nous fîmes. Nous merciâmes Dieu de toutes ses grâces temporelles & spirituelles, des grâces qu'il nous avait accordées dans notre famille ; nous le priâmes de nous pardonner les fautes que nous avions commises contre lui, ou l'un contre l'autre, nous priâmes pour nos enfants. Je le priai d'exaucer les vœux que ma chère épouse faisait & avait toujours faits pour moi de ratifier la bénédiction qu'elle me donnait, & que quand elle ne serait plus au monde, ses prières montassent toujours en mémoire devant lui ; enfin je remerciai Dieu de l'heureuse fin qu'il accordait à sa servante & je lui en demandai une semblable pour moi-même. Elle écouta cette prière très attentivement, les yeux & les mains élevées vers le ciel, & quand je l'eus achevée elle dit. Voilà une bonne prière. Ceux qui étaient sortis étant rentrés, mon fils Samuel se jeta encore [17] une fois à ses pieds pour lui demander pardon & sa bénédiction, à quoi elle répondit que cela était fait il y avait longtemps.

J'avais écrit ce matin-là une lettre pour Basle dans laquelle je marquais à mon fils l'état de sa mère, & je le préparais à apprendre bientôt les nouvelles de sa mort. Je lui lus cette lettre, mais je ne pus pas en achever tout-à-fait la lecture parce qu'elle me dit c'est assez je ne saurais plus écouter, nous achèverons une autre fois.

Vers les onze heures & demie comme je lui représentais que Dieu la traitait avec beaucoup de douceur & que ses combats seraient bientôt finis, elle me dit en me regardant. Il est bien rude ce combat. Je lui demandai si elle souffrait, elle me répondit qu'oui & qu'elle avait d'extrêmes douleurs. On la remit alors au lit & elle voulut que nous dinassions, mais à peine eûmes-nous commencé qu'elle nous dit que ses douleurs étaient bien grandes, & qu'il lui semblait que son cœur & tout son intérieur se rompaient & se détachaient. On la remit sur le fauteuil & elle y alla en marchant, & depuis elle ne marcha plus. Elle se fit mettre un [18] moment après sur le petit lit, où elle ne demeura qu'un quart d'heure. On trouva alors l'extrémité de ses pieds froids & comme morts, quand on la changeait de place il fallait la porter avec un linceul. Elle demanda ensuite à être mise sur le siège, & comme Monsieur Tribolet s'aidait à l'y porter, elle dit c'est pour la dernière fois. Il était alors environ une heure. Elle ne voulut pas qu'on la remit au lit, mais elle se fit mettre sur le fauteuil où elle avait toujours dit qu'elle souhaitait de mourir. Je me mis à côté d'elle nos plus proches parents étant présents, ses mains & son visage commencèrent à devenir froids, son pouls presque imperceptible, les yeux ternis, la parole difficile & elle souffrait toujours beaucoup. Monsieur Tribolet (qui lui rapporta quelques passages de l'Écriture) Monsieur le chancelier, Monsieur le maire, Madame la Banderette, Madame la Mairesse, & nos plus proches étant entrés, elle leur tendit la main, mais elle ne leur parla que fort peu. Nous fîmes la prière & je m'assis à ses côtés, lui proposant pour sa consolation divers passages de l'écriture sainte, & lui parlant de la mort & de la résurrection de Notre Sauveur, je lui alléguai les paroles qu'il prononça en mourant : Père je remets

mon esprit entre tes mains & celles-ci. Je suis la résurrection & la vie, celui qui [19] croit en moi ne viendra point en condamnation, mais je le ressusciterai au dernier jour. Si notre habitation de cette loge terrestre est détruite, nous avons une maison éternelle dans les cieux. La mort est engloutie pour jamais, où est ô mort ta victoire, où est ô sépulcre ton aiguillon, grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus Christ Notre Sauveur. Viens Seigneur Jésus viens bientôt, oui Seigneur Jésus viens. Elle m'écoutait levant de temps en temps les mains & les yeux au ciel. Madame la chancelière étant entrée elle la regarda & fit effort pour lui présenter la main, & elle dit je ne puis plus parler. Ce furent ses dernières paroles, car un moment après, comme je lui parlais, étant tournée contre moi & me regardant, elle baissa tout d'un coup la tête & la laissa tomber en avant. Aussitôt nous nous jetâmes à genoux pour recommander son âme à Dieu, pour le remercier de ce qu'il la mettait en son repos, & le prier de nous accorder un jour une fin aussi heureuse. Elle expira comme j'achevais de prier à deux heures & un quart après midi, étant âgée de 54 ans & 28 jours. Elle mourut fort paisiblement & elle conserva jusqu'à sa sépulture cet air doux & tranquille qu'elle avait eu pendant sa maladie. On l'ensevelit le mercredi 27^e novembre à trois heures du soir dans le cimetière de cette ville à cinq ou six pieds [20] de la muraille qui est du côté de bise vers le bas de la muraille. Telle fut la fin de ma chère épouse. Voici quel fut son caractère.

On peut dire avec vérité qu'elle avait beaucoup de bon sens, de discernement, de pénétration & de prudence. Elle jugeait sainement des choses, allant toujours au solide sans s'arrêter à ce qui était peu important, & elle donnait des avis très sensés & très judicieux dont on se trouvait toujours bien.

Elle parlait fort juste, ses termes étaient bien choisis elle avait un talent particulier pour parler à chacun comme il fallait, & lorsqu'elle donnait des avertissements elle le faisait avec tant de prudence & en même temps avec tant de douceur & d'une manière si cordiale & si franche, que l'on ne pouvait que lui en savoir du gré. Sa conversation était agréable douce & égale, & elle parlait d'une manière qui liait & attachait beaucoup. Elle était d'un très bon conseil, & les personnes qui venaient chercher auprès d'elle des consolations ou des avis s'en retournaient toujours satisfaits. Elle avait un très grand fond de douceur & de bonté, & quelque chose qui prévenait agréablement. Elle ne rebutait jamais personne, elle écoutait patiemment tout le monde, & je ne pense [21] pas qu'elle ait jamais offensé personne, ni renvoyé qui que ce soit mécontent d'elle, aussi avait-elle le bonheur d'être généralement aimée.

Elle avait une grande tendresse de cœur pour les personnes affligées & une grande promptitude à les secourir & à les consoler, & elle me demandait souvent si nous faisons au moins assez de charités.

Elle craignait beaucoup de médire du prochain, elle jugeait toujours charitablement des autres, & elle interprétait favorablement ce qu'on aurait pu blâmer. Je puis dire que je ne l'ai jamais ouï parler mal de personne, & si elle condamnait quelquefois des gens dont on ne pouvait pas approuver la conduite, elle le faisait toujours avec beaucoup de modération.

Elle n'avait aucune ambition, aucun désir de paraître & de s'élever par-dessus les autres, aucun penchant pour le faste & pour le luxe. Elle aimait au contraire une vie simple & retirée. Elle ne recherchait point les plaisirs, & elle était sobre autant qu'on le peut être. Elle gouvernait très bien la maison exacte & économe, mais sans avarice, & faisant toujours avec plaisir tout ce que la charité & [22] l'honnêteté voulaient que l'on fit. Je puis dire sincèrement que sa grande vertu était l'humilité.

D'un côté elle ne méprisait personne, & elle pratiquait à la lettre ce que Saint Paul prescrit lorsqu'il dit, que nous devons estimer par humilité d'esprit les autres plus excellents que nous-mêmes. De l'autre elle avait les sentiments les plus humbles & les plus modestes ; elle m'a dit une infinité de fois qu'elle se croyait la moindre & la dernière des créatures ; & quoiqu'elle eut de très bonnes qualités elle ne convenait jamais qu'elle en eut aucune ; aussi lui ai-je souvent appliqué ces paroles. Dieu fait grâce aux humbles.

C'était la meilleure épouse & la plus tendre mère qui fut jamais, prévoyante, attentive à tout, cordiale, empressée, inquiète dès que son mari ou ses enfants avaient la moindre incommodité, & pourvoyant si bien & si à propos à tout ce qu'il fallait, qu'elle ne manquait jamais de soulager ceux de la famille qui avaient besoin de quelque secours. Elle en usait de même envers ses domestiques.

L'amour propre n'était nullement son défaut, elle se souciait très peu d'elle-même, & quoi qu'elle fut [23] presque toujours malade & dans un état assez fâcheux, elle disait que ce n'était rien que cela. Autant qu'elle était sensible aux maux des autres, autant était-elle indifférente pour les siens. A peine pouvait-on l'obliger à faire quelque chose pour son soulagement même dans sa dernière maladie elle disait souvent qu'on se fatiguait trop pour elle, qu'elle avait trop ses aises en ce monde, & qu'il y avait tant de malades pauvres qui valaient mieux & qui étaient bien plus à plaindre qu'elle.

Sa patience était exemplaire, jamais elle n'a fait paraître de l'impatience dans ses maux, elle en parlait avec le dernier sang-froid, elle disait seulement dans sa dernière maladie qu'elle appréhendait que son mal ne fût long, qu'elle ne souffrît beaucoup & que cela ne la jetât dans l'impatience.

Elle avait une piété sincère & sans fard, elle prenait plaisir à lire l'écriture sainte & surtout l'Evangile & certains psaumes convenables à son état. Elle en trouvait aussi beaucoup dans les entretiens qui regardaient la piété & les matières de religion dont elle jugeait fort sainement. Elle avait un [24] trop grand zèle pour assister dans les assemblées publiques, & bien loin de s'en dispenser à cause de ses incommodités, elle a fait jusques à la fin de sa vie & lors même qu'elle ne pouvait presque plus marcher & que son hydropisie était déjà fort avancée, tous ses efforts pour s'y rendre : pendant sa dernière maladie elle m'a dit souvent qu'elle aurait bien souhaité d'aller encore une fois dans le temple si Dieu l'avait voulu. Dans les prières qu'elle faisait en son particulier outre celles que nous faisons ensemble, elle s'attachait principalement comme elle me disait à prier Dieu pour son salut, pour le mien & pour celui de ma famille. Voici ce que je lui ai entendu dire une infinité de fois. Je n'ai jamais demandé à Dieu pour vous ni pour nos enfants les avantages du monde, je le prie seulement que vous vous acquittiez bien de votre charge, & que nos enfants soient gens de bien & héritiers de son royaume. La seule chose que je demande par rapport à cette vie, est que je ne voie pas le jour de votre mort.

Elle avait la conscience très délicate, incapable de faire aucun tort à personne, & ayant un grand fond de droiture & de vertu. Elle ne laissait pas de me prier souvent que si je voyais qu'elle fit ou qu'elle dit quelque [25] chose contre la justice & contre la charité, je l'en avertisse. Mais comme elle était portée à la tristesse & qu'elle se défiait entièrement d'elle-même, elle était à l'ordinaire dans de grandes inquiétudes pour son salut, elle s'affligeait de ce qu'elle ne trouvait pas en elle-même, les sentiments de confiance, la joie & la tranquillité que les gens de bien goûtent. Cela la jetait parfois dans des craintes & dans un découragement, dont j'avais beaucoup de peine de la tirer : elle me disait toujours qu'elle appréhendait extrêmement les approches de la mort, mais je l'assurais qu'elles

seraient heureuses pour elle, & c'est aussi ce qu'elle a éprouvé, & dont elle a rendu grâces à Dieu avant que de quitter le monde.

Ce n'est pas seulement dans sa dernière maladie, ou dans ses dernières années, que j'ai remarqué en elle ces caractères de vertu, de bonté, d'humilité & de sincérité, je les ai reconnus dès le commencement de notre mariage. Aussi toutes les fois que dans nos entretiens, je la voyais acharnée sur son salut, je l'assurais de la manière la plus forte, qu'elle n'avait rien à craindre, & que j'en étais si persuadé que je priais Dieu qu'il me fit la grâce que je mourusse dans un état aussi bon que le sien. Elle me répondait là-dessus qu'elle croyait qu'étant son mari & son pasteur, je ne voudrais pas la tromper, & cela la tranquillisait un [26] peu, mais elle ajoutait toujours Dieu veuille vous éclairer sur mon état.

Aussi elle a véritablement travaillé à son salut avec crainte & tremblement, elle a été du nombre de ceux dont parle Salomon quand il dit Heureux l'homme qui se donne de la frayeur continuellement. Je lui ai très souvent répété & appliqué ses paroles, & j'ai vu avec joie qu'elle a heureusement achevé sa course & remis son âme innocente à son Créateur.

Dans tout ce que je dis ici, je ne dis que la pure vérité tous ceux qui l'ont connue peuvent en rendre témoignage & ils savent qu'au lieu qu'il y a des personnes qui paraissent plus qu'elles ne sont, il y avait en elle beaucoup plus de bien qu'il n'en paraissait au-dehors.

Je mets ces choses par écrit non seulement pour ma propre édification, & pour rendre ce que je dois à la mémoire d'une épouse que Dieu m'avait donnée en sa grâce, que j'ai chérie & estimée, & dont le souvenir me sera précieux pendant le reste de ma vie. Mais je le fais principalement pour l'édification de mes enfants, afin qu'ayant eu le bonheur d'avoir une mère si vertueuse, de profiter de son bon exemple d'entendre ses exhortations & de recevoir sa bénédiction [27] ils aient toujours cet exemple devant leurs yeux & qu'ils marchent sur ses traces. Maintenant qu'elle n'est plus, nous devons honorer sa mémoire, en limitant & en faisant ce qu'elle nous a commandé, afin que nous la rejoignons dans le lieu où elle est entrée avant nous. Si nous le faisons, nous attirerons sur nous les grâces qu'elle nous a souhaitées ; & les prières qu'elle a faites pour nous pendant sa vie, de même que ses autres bonnes œuvres monteront en mémoire devant Dieu après sa mort.

Enfin j'ordonne très expressément à mes enfants de conserver ce récit, de le lire, de le garder dans leurs familles, & de faire en sorte qu'il passe à leur postérité, afin que dans le temps à venir eux & leurs descendants puissent profiter de cet exemple, & que par ce moyen la piété, la charité, l'humilité la douceur & toutes ces autres vertus que Dieu avait mises dans leur chère mère soient héréditaires dans notre famille. C'est ce que je demande à Dieu de toutes les puissances de mon âme.